

CHAPITRE PREMIER

La fuite était notre seule option.

C'est en décembre que les choses avaient vraiment commencé à déraiper.

Et il fallait bien l'admettre, le tableau était sinistre.

Le ministre de l'Intérieur avait ordonné aux fournisseurs d'énergie de couper la distribution. Tous ne l'avaient pas encore fait, mais l'électricité devenait rare.

On se chauffait au bois ou au charbon, on s'éclairait à la lampe à pétrole et à la bougie.

La zone sombre n'avait jamais aussi bien porté son nom.

Les brouillages téléphoniques, désormais quotidiens, interrompaient nos conversations à tout moment d'un bip strident qui vrillait les tympanes et Internet tombait en rade plusieurs heures par jour, parfois davantage.

Les réserves de nourriture, elles, fondaient à vue d'œil, et les rares commerces encore ouverts vendaient leurs derniers stocks à prix d'or.

On n'avait plus vraiment le choix. Attendre l'assaut des commandos urbains comme des moutons à l'abattoir, ou foutre le camp, d'une manière ou d'une autre.

Vera, ma logeuse, une proche de mon père, –que je surnommais Mamy Arnaud depuis l'enfance– propriétaire du bâtiment de la rue Amyot, s'est éteinte le premier jour du mois, vaincue par le cancer.

On s'y attendait, bien sûr, mais le choc n'en a pas été moins rude pour Caroline et moi.

Sa disparition a également balayé les ultimes espoirs derniers résidents de l'immeuble.

Elle était leur boussole.

Voilà presque trente jours que nous étions bouclés rive gauche, sans aucune possibilité d'entrer ni de sortir. Pris au piège, avec cent à trois cent mille autres personnes.

Un chiffre précis impossible à établir : aucun calcul ni recensement n'avait jamais été entrepris depuis l'évacuation précipitée consécutive à l'attentat de la tour Eiffel, le 25 Juillet 2044, et au classement de la zone en exclusion– la bombe radiologique ayant durablement contaminé les six arrondissements.

Seule certitude: un espace vide devient tôt ou tard le territoire de quelqu'un.

En quelques mois, toute la poullerie de la Terre avait investi les lieux malgré les risques d'irradiation, s'y enracinant durablement, hors de toute règle, défiant ouvertement l'autorité.

Ici, au moins, on ne les traquait plus.

Peu à peu, une organisation sociale rudimentaire s'y était constituée, attirant chaque jour davantage d'exclus et de marginaux. Ils s'étaient eux même baptisés « les regroupés ».

Puis sont venus les désaccords, les tensions, et finalement une scission, qui a abouti à la création de deux districts séparés, chacun doté de sa propre gouvernance : les cinquième, sixième et septième arrondissements sont devenus le D1, tandis que les treizième, quatorzième et quinzième ont constitué le D2.

Un an plus tard, affolé par l'afflux constant et massif vers la rive gauche, le pouvoir en place s'était décidé à lancer un assaut militaire. Mais les parias, préparés, armés, et barricadés, avaient opposé une résistance farouche.

Résultat : bain de sang, destructions et incendies de bâtiments classés... un fiasco qui avait soulevé la colère des Parisiens et coûté son poste au ministre de l'intérieur.

Aujourd'hui, à l'automne 2047, le GSP¹ était plus que jamais résolu à reprendre la rive gauche coûte que coûte, porté par une opinion publique chauffée à blanc, persuadée que les attentats étaient imputables à des groupes intégristes retranchés, et que l'aggravation de l'épidémie de Bata découlait directement de la promiscuité et de l'insalubrité qui y régnaient. L'opération "Renaissance" nom de code servi aux médias, soigneusement préparée, se déployait jour après jour.

A présent, le blocus était total, et l'équilibre déjà précaire de cette société interlope se délitait à vue d'œil : agressions, pillages, meurtres... le chaos gagnait du terrain.

Moi, Gautier Mauduit, je suis passeur, dans le D1. C'est mon gagne-pain.

En tout cas, ça l'était avant le siège de la zone sombre.

¹ Gouvernement de Salut Public.

Mon job consiste à emmener du côté sud de la Seine toutes celles et ceux qui ont quelque chose ou quelqu'un à fuir : migrants sans papiers, individus dans le collimateur des autorités, ou encore malades du Bata virus qui refusent de finir dans les mouiroirs de la rive droite.

Un boulot illégal et risqué, certes, mais qui m'a permis de vivre et parfois même d'empocher de jolies sommes.

Quand l'économie parisienne s'est effondrée après l'attentat, des dizaines de milliers d'entre nous ont perdu leur travail. Certains de mes amis sont devenus fournisseurs –ceux qui ravitaillent ce côté-ci de la Seine, et d'autres, comme Jarod ou Louna, ont choisi d'être passeurs. Ce sont eux qui m'ont transmis quelques « clés » pour le devenir à mon tour.

Convoyer des fuyards vers la rive gauche, ça signifie franchir les barrages, déjouer les contrôles, éviter la surveillance aérienne, et déposer son client sain et sauf de l'autre côté de la Seine. Ça ne s'improvise pas. Une erreur, et la mort vous cueille au tournant...

Mon dernier transfert s'appelait David Gallo. Un scientifique spécialisé en virologie, activement recherché par les autorités militaires.

Malgré la méfiance instinctive que m'inspire cette engeance, j'avais accepté de le convoyer. Pour deux raisons : d'abord parce que le type m'avait été recommandé par Viktor, un ancien collaborateur et ami très proche de mon père –qui me connaissait depuis toujours et en qui j'avais une confiance absolue. Ensuite pour l'argument financier : ce transfert me rapportait bien plus que tout ce que j'avais jamais touché pour un seul passage.

Le problème, c'est que ce David Gallo m'avait baratiné.

Règle numéro un de ce boulot : on ne questionne jamais le client sur ses motivations.

Lui, en revanche, m'avait raconté pas mal de choses...qui se sont révélées fausses.

En principe, ceux qui viennent se réfugier ici n'ont aucune raison de mentir.

La zone sombre, c'est une « cour des miracles » : elle accueille tout le monde, sans distinction. Mais ses bobards l'avaient rendu suspect.

Quelques semaines plus tôt, Jarod et moi avions mis la main sur une clé USB récupérée au poignet d'un soldat, tué lors du crash d'un hélicoptère rue Tournefort. L'appareil avait raté son atterrissage, en plein cœur du jardin de la résidence Concordia.

Les données étaient verrouillées par un cryptage hermétique. Nous n'avions réussi à en forcer qu'un fragment : une simple page de présentation, mais largement suffisante pour glacer le sang.

Et je ne pouvais m'empêcher de penser que David Gallo, mon dernier client, n'y était pas totalement étranger.

Les annonces officielles ont commencé le matin du huit décembre, à six heures précises.

Un message du porte-parole du gouvernement, diffusé en voix off, accompagné de trois courtes vidéos en boucle : la première montrait de vastes C.U.B.E.², positionnées aux entrées des cinq ponts non condamnés. La deuxième dévoilait une file interminable de bus marqués d'une croix rouge, alignés tout le long de l'avenue de New York.

La troisième présentait un parc situé en périphérie de Paris, transformé en camp temporaire, où s'alignaient des containers aménagés – équipés d'un point d'eau et d'électricité – ainsi qu'un hôpital de campagne. Des moyens massifs.

Le message, relayé toutes les trois heures, sur tous les canaux de communication, rouverts pour l'occasion, ciblait une seule population : celle de la zone sombre.

Le communiqué rappelait d'abord que l'occupation de la rive gauche était illégale et dangereuse, à cause du niveau d'irradiation probablement encore élevé. Il soulignait que le *Bata virus* y circulait activement, accentuant les risques sur une population fragilisée par des conditions de vie dégradées. Enfin, les scientifiques évoquaient de sérieux soupçons à propos d'une mutation agressive du virus, potentiellement déjà présente dans cette zone.

Le gouvernement enjoignait donc les occupants à quitter volontairement la rive gauche, à pied, munis d'un seul bagage par personne, via l'un des cinq ponts encore accessibles : Alma, Debilly, Iéna, Bir-Hakeim ou Grenelle. Ils seraient immédiatement pris en charge par les équipes sanitaires :

² Cellule d'Urgence Bio sécurisée pour Épidémies.

désinfection, tests, puis soit relogement dans une structure « confortable », soit transfert vers des unités médicales spécialisées selon leur état de santé.

Le message se terminait sur une note plus lourde de conséquences :

Les individus souhaitant regagner la rive droite ne feraient l'objet d'aucune poursuite, à condition de ne pas être migrant en situation irrégulière, et de n'être ni fiché, ni reconnus coupables d'un quelconque délit que ce soit.

Ils pourraient alors, selon tout vraisemblance, retrouver une vie « normale » et sécurisée.

Ce qui laissait sous-entendre qu'aucune pitié ne serait accordée aux autres.

Mon objectif du jour : écumer les quartiers de D1 pour dénicher des denrées alimentaires.

Le cellier de Vera n'était pas entièrement vide, mais l'immeuble comptait encore sept locataires. Il fallait les nourrir, et envisager de stocker des vivres pour une période indéterminée.

Selon les infos que j'avais obtenues, plusieurs supérettes – dans les quartiers des Invalides, de la Monnaie, ou aux alentours de Notre-Dame-des-Champs – étaient toujours ouvertes, et disposaient encore de nourriture en conserve.

J'avais également prévu de passer voir le docteur Heric à Necker. Il avait forcément un avis sur cette histoire de mutation du Bata. Au final, ça s'annonçait comme une sacrée virée.

Par chance – et après des semaines de précipitations intenses – la pluie n'avait pas fait son apparition. Le froid s'y était substitué, humide, insidieux, mordant jusqu'au bout des doigts.

Beaucoup de rues restaient impraticables, gorgées d'eau et peuplées de colonies de rats qui scrutaient insolemment les rares passants, postés sans vergogne sur les rebords de fenêtres, les murets ou les toits des voitures déglinguées, piaillant bruyamment au moindre danger.

Les corbeaux gagnaient aussi en assurance.

Ils s'engouffraient en rafales entre les rangées d'immeubles, jusqu'à frôler la chaussée, happant un rongeur au passage sans même ralentir.

Je me suis fait la réflexion que les animaux s'enhardissaient chaque jour un peu plus, à mesure que les habitants de la zone sombre s'affaiblissaient.

Deux clébards ont commencé à me suivre, au début de la rue Saint-Guillaume.

Des bâtards efflanqués au poil crouteux souillé de plaies qui trottinaient à distance raisonnable, mais sans jamais se laisser distancer.

Un morceau de l'oreille gauche du premier pendillait, encore sanglante, presque arrachée. Les flancs du second semblaient rongés par la gale. Je gardais un œil sur eux, sans m'alarmer pour autant.

Les chiens errants ne manquent pas sur la rive gauche. Après l'évacuation précipitée qui a suivi l'attentat, la plupart ont été abandonnés. Les autorités l'avaient exigé. Aujourd'hui, on en compte des centaines. Ils rôdent sans fin, se réfugient dans les caves, sous les carcasses de voitures, dans les parcs ou derrière les tombes.

Chassés pour leur viande, ils évitent les humains autant que possible. Beaucoup se regroupent en bande, leur seul moyen de survie. Un jour j'ai même vu une meute, rassemblée sur le Champ-de-Mars – un territoire que personne n'a jamais osé leur disputer.

Les radiations ont décimé une bonne partie d'entre eux. Au début, les cadavres de chiens jonchaient le sol par dizaines. Seuls les plus résistants ont survécu, engendrant une nouvelle génération sauvage et agressive, qui s'est rapidement répandue sur toute la rive gauche.

Sur le trottoir d'en face, j'ai croisé une famille emmitouflée dans plusieurs couches de vêtements, visiblement pressée de rejoindre une destination inconnue.

Les parents, chargés comme des bêtes de somme, portaient sacs d'épaule et valises, escortés de deux gamins d'une dizaine d'années, qu'on avait affublés de bonnets et d'anoraks de ski. En d'autres temps, on aurait pu penser qu'ils se dépêchaient pour ne pas rater le train des vacances à la neige. Si cette idée avait pu sembler crédible, leurs regards paniqués la démentaient : ils transpiraient la peur.

Les deux clébards n'ont pas tourné la tête. Je me suis demandé un moment s'ils en voulaient à mon sac à dos. Après plus de quatre heures de vadrouille, mes provisions étaient maigres : deux paquets de lentilles, quelques boîtes de tomates en sauce dont la date était dépassée depuis des mois, et un sachet de chicorée, le tout à un prix exorbitant. En tous cas, rien qui puisse aiguïser leur appétit.

Je venais de tourner à l'angle de la rue de Grenelle quand trois autres chiens ont rejoint les deux premiers. Nettement plus hargneux. Parmi eux, un molosse genre dogue allemand, le poitrail marqué de cicatrices, qui devait mesurer près de quatre-vingts centimètres au garrot.

Il s'est instantanément imposé comme chef de meute.

Ensemble, ils ont commencé d'augmenter subtilement leur allure, à la manière d'un groupe de joueurs s'appêtant à investir le terrain adverse.

J'ai choisi de ne plus me retourner pour ne pas les exciter davantage, tout en allongeant ma foulée au maximum, tenaillé par une sensation désagréable : ce n'était pas mon sac ni son contenu qui les intéressait, mais moi. Qu'avais-je de spécial pour attirer autant leur attention ? Pas un morceau de barbaque dans mes achats, ni une blessure récente pouvant les appâter...

Tout en réfléchissant, j'ai ouvert ma veste, dégagé le Glock de son étui et l'ai coincé sous ma ceinture, de façon à pouvoir réagir plus vite si les choses dégénéraient.

Et là, ça m'est revenu d'un coup.

Les bottes ! Eclaboussées de sang lors de l'agression de la droguerie. Je les avais sommairement nettoyées le soir même. Les taches s'étaient estompées, mais l'odeur, elle, était restée. Ces foutus chiens affamés avaient flairé le sang sur mes godasses !

Voilà pourquoi ils ne me lâchaient pas.

Le cliquetis des griffes sur le bitume semblait à présent dangereusement proche.

Quand les jappements ponctuels se sont transformés en grognements rauques, mon cerveau a basculé en mode alerte.

— Bordel...

Je me suis lancé dans un sprint effréné, empruntant la première à gauche – rue de la Chaise, tous les sens en alerte. Un abri s'imposait d'urgence – une cour entrouverte, un portail mal fermé, un perchoir, comme le toit d'un camion...il me fallait une solution, et vite.

Une morsure de chien, ici, c'est un risque élevé de maladies, parfois mortelles.

En particulier la rage, dont le vaccin, introuvable de ce côté de la Seine, ne se dégotte qu'à l'aide d'un fournisseur, qui s'en procure rive droite et vous le revend avec une marge confortable.

Ils se sont immédiatement lancés à mes trousses.

Les grognements s'entrecoupaient à présent de grondements sourds.

La montée d'adrénaline, la frénésie de la traque...

Je n'étais plus très loin de la panique. Cette foutue rue saturée de flaques était aussi déserte qu'un tunnel du métro. Pas l'ombre d'un véhicule, des devantures cadenassées, deux longues rangées de façades aux volets clos, et pour couronner le tout, un épais rideau de fumée m'empêchait de voir au-delà de vingt mètres.

Le choc de mes pas sur la chaussée et le martèlement sourd dans ma poitrine résonnaient dans ma tête, couvrant presque le halètement des bêtes derrière moi.

J'ai dégainé le flingue et tiré en l'air à deux reprises sans ralentir.

Les déflagrations ont rebondi contre les murs, générant un écho qui s'est prolongé deux ou trois secondes.

En jetant un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule, j'ai constaté que les chiens s'étaient figés, stoppés net, saisis par le bruit des coups de feu. Un bref répit qui m'a permis de reprendre un peu d'avance.

Devant moi, l'épais nuage de fumée s'élevait en volutes grasses, nauséabondes, accrochées aux façades comme des lambeaux visqueux. Il provenait d'un feu de déchets dans une benne à ordures. Il suffirait de l'escalader pour me mettre hors de portée. C'était ma chance.

Le conteneur est devenu mon objectif, mon Graal. Code rouge.

J'ai foncé, agitant le pistolet de la main gauche, tandis que la droite tirait sur mon sac pour l'empêcher de brinqueballer dans mon dos. Je pompais l'air goulûment, bouche ouverte, cou tendu, avec la sensation angoissante de n'en aspirer qu'un maigre filet.

Derrière, les chiens avaient repris la chasse, plus enragés que jamais.

Vingt mètres. Je me suis brièvement retourné : ils formaient un bloc de férocité, écumant, grognant, se bousculant dans leur course effrénée. Celui à l'oreille arrachée a plongé l'avant-train dans une ornière, vite distancé par la meute.

Une douleur fulgurante m'a transpercé les côtes : point de côté. Dix mètres.

J'ai hurlé, autant pour évacuer la douleur que pour exorciser ma trouille, gagné par l'affreuse impression de sentir déjà leurs truffes humides effleurer mes mollets. Cinq mètres.

C'était une grande benne verte, massive, plus haute qu'un homme, de gros cubage, équipée d'une porte arrière à deux vantaux et surtout, d'une petite échelle métallique de quatre marches. Je me suis

jeté dessus, agrippant la dernière barre, repliant mes jambes par réflexe, avant de prendre appui sur le premier échelon pour me hisser vers le haut, évitant de justesse les claquements de mâchoires.

C'était moins une.

Les chiens se sont mis à tourner au pied du container, grognant de frustration, les babines retroussées sur des gencives gonflées, exhibant des crocs d'un jaune inquiétant, bien trop longs pour être normaux.

Un tas de trucs inidentifiables se consumaient dans la benne : des chaises éventrées, des pneus, des chiffons, des sacs-poubelle, des restes de mobilier, mêlés à quelques carcasses d'oiseaux et de rats calcinés par le feu.

Un matelas surnageait au milieu du magma, dévoré de flammèches, son ventre de latex à moitié carbonisé dégageant une fumée noire et suffocante.

Je me suis assis en équilibre sur le rebord, incapable de réfléchir, obnubilé par le contrôle de ma respiration et les mouvements de mes assaillants. J'étais hors de danger pour le moment, mais coincé sur un container à déchets nauséabond.

Et malgré ma peur, je ne m'imaginais pas les descendre un à un comme au stand de tir.

Après tout, eux aussi luttait pour survivre. D'ailleurs, il est préférable d'éviter les coups de feu en pleine journée si on ne veut pas se faire embarquer par les Patrouilles de Sécurité.

Trois d'entre eux se sont carrément couchés au milieu de la chaussée, sans jamais me lâcher du regard, jappant de temps en temps, comme s'ils se consultaient. Les deux autres furetaient la truffe au ras sol, faisant des allers retours incessants devant le conteneur. J'étais leur cible. Ils n'allaient pas abandonner.

Il m'a fallu près de cinq minutes pour que les battements de mon cœur se calment enfin. La fumée âcre des détritiques en combustion m'a rapidement forcé à enfiler mon masque respiratoire, et à me déplacer –prudemment– sur le rebord de la benne afin de m'éloigner du foyer principal.

La rue n'était qu'une succession de commerces claquemurés, et d'immeubles d'habitation sans aucun signe de vie. Pas un volet entrouvert, rien.

Des grappes de corbeaux silencieux s'agglutinaient sur les gouttières, pareils à des spectateurs muets. Il en arrivait sans cesse, qui venaient s'intercaler dans les espaces laissés libres par leurs congénères. Certains haussaient du bec, comme pour désigner l'attraction.

Il fallait prendre une décision.

J'ai avisé un pneu en feu, coincé entre le dossier calciné d'un canapé et la paroi métallique de la benne, contre laquelle il commençait déjà à fondre. Les relents toxiques du caoutchouc brûlé, mêlés à ceux des mousses synthétiques, m'imposaient de garder mes distances.

La chaleur suffocante transformait l'ensemble en véritable fournaise. Il me fallait un moyen d'attraper ce pneu sans m'approcher davantage.

Je me suis souvenu que les éboueurs emploient parfois de longues perches pour manipuler les déchets au fond des conteneurs, évitant ainsi d'y descendre. Sur les modèles les plus imposants – comme celui sur lequel j'étais perché – un support permet même d'y fixer ce type d'outil après usage.

Bingo. Une longue gaffe en acier était solidement arrimée sous le rebord extérieur du container, côté trottoir. Crocheter ensuite le pneu a été un jeu d'enfant.

Je me suis posté à l'un des angles de la benne, penché en avant. En bas, les chiens ont aussitôt convergé dans une explosion d'aboiements surexcités. Ils trépignaient, haletants, ivres d'anticipation, le regard vissé sur moi.

D'un geste ample du bras, tel le pêcheur à la mouche, j'ai brutalement rabattu la gaffe, projetant le pneu directement sur eux. L'impact a provoqué une gerbe d'étincelles, suivie d'une cacophonie de hululements. Les chiens ont détalé en piaulant, la queue entre les pattes, le pelage fumant et noirci de gomme brûlée.

J'ai aussitôt bondi dans la rue, et décampé en direction opposée. Quelques centaines de mètres plus loin, je débouchais directement sur le boulevard Raspail.

Il n'y avait pas foule sur la grande artère, tout au plus une poignée de silhouettes pressées, absorbées par leurs occupations. Malgré tout, cette présence humaine, même réduite, m'a fait du bien.

Derrière moi, l'entrée de la rue de la Chaise se devinait à peine, noyée sous un épais rideau de fumée. Mes vêtements empestaient le plastique brûlé. Sur la manche de ma veste, une coulée de latex fondu avait fusionné avec le cuir. Encore tiède au toucher.

Un véhicule des Patrouilles de Sécurité est passé à tombeau ouvert, toutes sirènes hurlantes, frôlant la rangée de voitures abandonnées sur le trottoir impair. Une camionnette de Soigneurs lui emboîtait le pas dans le même mugissement strident.

Les véhicules stationnés, leurs vitres aveuglées par des linges ou de simples cartons, perdaient peu à peu leurs couleurs, leur identité, tout comme leurs occupants.

Je me suis glissé entre deux parechocs. Une petite main a brièvement émergé d'un carreau entrouvert, tendue pour quémander, aussitôt rabattue à l'intérieur par une main d'adulte.

Nathan m'avait parlé d'une petite épicerie arabe au 44, rue de Varenne, à proximité de l'hôtel Matignon. D'après lui, on y trouvait encore des légumes secs et quelques conserves.

En réalité, la boutique était fermée, et ses vitrines masquées par des panneaux de contreplaqué.

Je rageais d'avoir autant marché pour si peu de résultats. Nathan est toujours une excellente source d'informations, il ne pouvait pas s'être trompé !

J'ai plaqué mon front contre les planches, mains en visière au niveau de leur jointure, espérant apercevoir l'intérieur. Un rayonnage se profilait dans la pénombre, juste à portée de regard. Impossible d'en distinguer davantage, mais j'avais l'impression qu'il n'était pas complètement dégarni.

J'ai toqué à la porte. Aucune réaction. Deuxième tentative, même résultat.

En regardant à nouveau par la fente, j'ai décelé un mouvement furtif : une silhouette, qui s'écartait brusquement, glissant latéralement dans l'ombre.

— Il y a quelqu'un ?

Des éclats de voix m'ont fait faire volteface.

Une petite troupe – deux familles sans doute – surgissait d'une porte cochère sur le trottoir d'en face. Une petite dizaine : cinq adultes, trois ou quatre enfants, lestés d'énormes paquets qu'ils peinaient à déplacer.

Tous semblaient tendus, pressés. Un homme âgé, sans doute le patriarche, houspillait les gamins d'un ton sec, dans une langue aux sonorités slaves.

Derrière eux, la double porte s'est brutalement rouverte, laissant apparaître un nouveau groupe de personnes, massées dans la cour pavée, visiblement contrariées par ce départ.

Ça criait, ça s'interpellait et s'invectivait violemment.

Sur le trottoir, les fuyards empilaient leurs affaires en une pyramide précaire, maintenue tant bien que mal par deux femmes, dont Les visages fermés trahissaient un désaccord palpable, face à cette évacuation précipitée.

Trois vélos-taxis sont apparus côte à côte au bout de la rue. Ils ont ralenti soudainement, visiblement refroidis par les éclats de voix.

L'une des femmes m'a fait un signe imprécis de la main, accompagné de quelques mots obscurs.

— Je ne comprends pas ! J'ai répondu.

Elle s'obstinait à m'interpeller, pointant du doigt l'épicerie fermée, les enfants accrochés à ses basques.

Un adolescent d'une douzaine d'année, aux yeux d'un bleu intense et au crâne presque rasé, s'est campé devant moi.

— Elle dit qu'ils ne vous ouvriront pas.

— Pourquoi ?

— Ils ont trop peur. Il y a eu des pillages dans le quartier.

— Tu parles bien français, j'ai observé. Vous êtes Russes ?

— Oh non ! Il a craché par terre. On est Ukrainiens.

Les conducteurs des vélos-taxis, circonspects, avaient mis pied à terre et poussaient prudemment leurs tricycles, tous équipés de remorques.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous déménagez ?

— Non, on s'en va.

— Pour aller où ?

— On retourne rive droite. Ici, il n'y a plus rien à manger. Mon père dit que ça va devenir comme à Kharkiv quand l'armée de Poutine est arrivée. Les gens vont finir par s'entretuer. Mon oncle est d'accord avec lui. D'ailleurs –il a ajouté fièrement– ils se sont battus contre les Russes, à l'époque...

— Et là-dedans, vous êtes combien ? j'ai demandé, en désignant la foule groupée dans la cour.
— Près de quarante. On vient de la même ville, mais on n'est pas tous de la même famille.
— Ils n'ont pas l'air très content...
— Non. Ils disent qu'ici on est à l'abri, qu'on ne risque rien, et que si on traverse, on finira dans les camps, comme tous les autres migrants.

Je n'étais pas loin de penser la même chose, mais je me suis bien gardé de le formuler.

Dans ces situations, chacun a son ressenti et ses peurs. Il n'y a pas de bon ou de mauvais choix, juste des tentatives de survie.

Les deux femmes ont agité vigoureusement les bras en direction des cyclistes immobilisés au milieu de la chaussée.

Ceux-ci ont repris leur avancée, guidant leurs montures jusqu'au groupe, avec méfiance.

— Comment tu t'appelles ? a encore crié le gamin.

— Gautier.

— Moi, c'est Anton. Toi aussi tu vas partir ?

J'ai haussé les épaules. Quand il a compris qu'il n'aurait pas d'autre réponse il a continué.

— Mon oncle dit aussi que le gouverneur Zimmer est un *zradnik* !

— Un *zradnik* ?

— Un traître ! C'est pour ça qu'on s'en va...

— Je crois que ton oncle a bien cerné le personnage.

Derrière nous, les hommes avaient refermé les battants de la porte cochère, étouffant les cris et les protestations venus de la cour. Une fois les remorques chargées, ils ont aidé les femmes à s'installer, puis sont montés à leur tour, répartissant le reste du groupe selon les capacités de charge. Les chauffeurs supervisaient l'organisation, visiblement rodés à l'exercice.

Je les plaignais, malgré tout. Il allait falloir pédaler fort pour tracter autant de poids.

Anton s'est retourné vers moi. Il m'a fait un salut militaire, auquel j'ai répondu en agitant la main. En quelques instants, la rue était de nouveau déserte.

J'ai de nouveau tambouriné à la porte de l'épicerie.

— Il y a quelqu'un ? C'est Nathan qui m'envoie !

Après une minute, un volet a grincé à l'étage. Une vieille femme a passé prudemment la tête à la fenêtre.

— Mon fils descend. Il va vous ouvrir.

Une nuée de corneilles s'est engouffrée à toute allure entre les immeubles, fendait l'air comme un hors-bord dans un chenal. Les croassements rauques ont résonné dans leur sillage jusqu'à ce qu'elles disparaissent au-dessus des toits

Des bruits de pas. Derrière le panneau, une voix assourdie m'a interpellé.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un ami de Nathan, votre fournisseur. Il m'a dit que vous aviez encore de la nourriture. Je suis prêt à payer... Dites-moi votre prix.

Bruit de loquets qu'on déverrouille, et de clé tournée dans la serrure.

— Entrez vite. Je ne veux pas qu'on sache qu'il y a quelqu'un dans le magasin.

Une fois à l'intérieur, je me suis retrouvé face à un adolescent qui me tenait en joue à deux mains avec un Glock identique au mien.

À peine adulte, il se distinguait par sa grande taille et sa posture déjà voûtée, vêtu d'un jean déchiré et d'un pull bleu orné de motifs de Noël, vraisemblablement tricoté maison.

J'ai levé les mains, bien en évidence, doigts écartés.

— Eh !... Je veux juste acheter à manger.

— On a déjà essayé de nous braquer. Deux fois, s'est justifié le gamin.

— Tu sais que tu feras de mal à personne avec ce pistolet.

Il a roulé des yeux, surpris, regardant son arme comme s'il la découvrait.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas de balle dans la chambre.

— N'importe quoi !

— Le témoin de charge, j'ai soupiré en désignant l'arme. Tu vois ce petit rectangle métallique juste devant l'extracteur, sur le côté droit ? S'il ne ressort pas, c'est que ton arme est vide.

L'effet a été instantané. L'adolescent s'était soudain mué en un petit garçon anxieux, les traits déformés par la panique.

Je me suis reculé contre la porte pour lui laisser de l'espace, paumes bien visibles, gestes lents, afin d'apaiser son angoisse.

— T'inquiète pas, j'ai répété calmement. Je suis vraiment un ami de Nathan. J'ai juste besoin de provisions. Regarde, j'ai de quoi payer.

J'ai sorti lentement une poignée de billets pliés de ma poche, et les ai défroissés sous ses yeux. Ça a semblé le rassurer un peu.

— J'ai vu que tu n'étais pas seul. C'est ta mère, là-haut ? Demande-lui de venir si tu veux, on parlera tous les trois.

Sans me lâcher du regard, il a secoué une petite cloche suspendue à l'escalier en colimaçon desservant l'étage.

La vieille femme est apparue presque aussitôt, agrippée d'une main à la rampe, assurée de l'autre par une canne dont l'embout métallique résonnait à chaque marche.

Le garçon a prononcé une phrase en arabe, à laquelle elle a répondu dans la même langue.

— On parle arabe, mais on est chrétiens maronites. Nous sommes Libanais, il a précisé, remarquant mon étonnement.

— Je ne voulais pas...

Il a haussé les épaules avec fatalisme.

— Pas de souci, vous n'êtes pas le seul à être surpris. Mon père, lui, supportait mal certaines réactions. Les gens lui disaient qu'on n'avait rien à faire ici, qu'on devrait aller vivre avec « les nôtres », dans le District 2...

— J'ai plein d'amis dans le D2, ai-je tenté maladroitement, avant de me raviser. Et ton père ? Il n'est pas ici, à la boutique ?

— Il a été tué dans une agression, en revenant de l'hôpital Necker, il suivait un traitement pour sa thyroïde. C'était il y a quatre mois.

— Je suis désolé...

La vieille dame nous a rejoints en claudiquant. Elle portait une blouse de ménage bleu marine, et ses jambes étaient enveloppées de bandes de contention assorties. Assez âgée pour être plutôt sa grand-mère, c'est ce que j'ai pensé.

J'ai également remarqué le *taser* qui dépassait de la poche ventrale de son tablier.

Assez lucide, aussi.

— Je connais bien Nathan, a-t-elle dit d'une voix ferme. Il m'a prévenue que vous viendriez peut-être. Vous vous appelez Germain, non ?

— Gautier, madame. Gautier Mauduit.

Elle a souri, satisfaite de sa petite ruse, dévoilant deux magnifiques incisives en or.

— Parfait. Dans ce cas, on peut discuter. Mais vous imaginez bien que vu la situation actuelle, les prix ont grimpé en flèche...

— Je m'en doute. J'ai soixante euros, ai-je répondu, en lui montrant les billets.

— Il en faudra sûrement davantage.

— J'ai entendu dire que vous aviez aussi des endives. J'en prendrais bien quelques-unes.

Son sourire, plus franc, a révélé d'autres dents du même métal.

— Une de mes spécialités. Je cultive des carmines à la cave. Les meilleures. Mais là, ce sera plus cher.

— Écoutez, on devrait pouvoir s'arranger. J'ai cru comprendre que vous n'aviez plus de balles pour votre arme, — en désignant le Glock que son fils avait posé sur le haut de la caisse —, or il se trouve que j'ai le même pistolet et que justement je dispose de munitions. Qu'en pensez-vous ?

La vieille dame a hoché la tête, manifestement intéressée.

— Il nous reste quelques provisions : légumes secs, farine de pois chiche, semoule, lait en poudre... Et aussi des piles, un peu de droguerie. Samy, montre-lui le stock, qu'il puisse faire ses emplettes.